

LA FEMME À REFAIRE LE MONDE

ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2019  
ISBN : 978-2-283-03266-4

LA FEMME  
À REFAIRE LE MONDE  
ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2019

---

*Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud*

La Femme à refaire le monde  
Bouphonies  
Des cabanes  
Où iraient se cacher les trésors si les épaves flottaient ?  
Les Noms d'oiseaux  
L'Ombre  
Les Petits Êtres de l'ombre  
Le Voyage  
Femme-feuille  
La Toux  
L'Écumeur  
Le Magellan

BUCHET • CHASTEL

## DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopes. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles.* Préface de Dominique Mainard. Prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

## Préface

*Le présent recueil, illustrant le palmarès 2019 du prix du Jeune Écrivain, est le trente-quatrième depuis la création du prix par Marc Sebbah et Henri Beulay. Trente-quatre ans, mon Dieu ! Il me vient à l'idée que les lauréats de la première édition, en 1984, sont aujourd'hui à coup sûr quinquagénaires, et que leurs successeurs s'échelonnent de l'âge mûr à l'adolescence au fil des millésimes de leur succès.*

*Si certains, après cette initiale entrée en littérature, se sont tournés vers d'autres horizons, et c'est sans doute la majorité, je gage que tous sont restés marqués par cette aventure de jeunesse, une aventure d'amour à sa façon, et qu'elle compte parmi les plus heureux de leurs souvenirs.*

*D'autres ont persévéré et fait merveille, tels Marie Darrieussecq, Dominique Mainard, Antoine Bello, Jean-Baptiste Del Amo, Hugo Boris, Arthur Dreyfus ou Miguel Bonnefoy, à présent auteurs reconnus, dont*

*les livres font les beaux jours de la librairie française. J'en oublie, et rien ne dit que la liste soit close. On peut même être sûr du contraire, puisqu'il est patent que ce prix de pure découverte remplit son rôle année après année. La preuve en est que la pépinière, dès l'origine, n'est pas passée inaperçue ; les plus grands éditeurs « ont l'œil dessus » et ne se privent pas de s'y fournir en jeunes pousses. Quelle plus belle justification de la légitimité d'un tel prix ?*

*Couplé, fonctionnant en corrélation avec les ateliers d'écriture du prix du Jeune Écrivain, ce prix n'est pas seulement un concours de plumes novices donnant lieu, chaque année, à une, à des « manifestations culturelles », à Paris comme à Muret. À tous les jeunes gens qui s'y affrontent, il offre plus qu'un défi personnel pouvant déboucher sur une passagère satisfaction d'amour-propre... Quelques-uns d'entre eux, et c'est le cas de ceux dont je citais plus haut les noms, y ont trouvé quelque chose comme leur destin, ou du moins un de ses moments, une étape de sa mise en forme.*

*Une des particularités du prix du Jeune Écrivain, éminemment notable par ces temps de revendications identitaires stériles, scabreuses et sans doute périlleuses, d'appels à des apartheid d'une sorte ou d'une autre, consiste en un œcuménisme littéraire qu'il revendique depuis la fusion, en 2007, des deux entités parallèles sous lesquelles il se présentait à l'origine. Le prix du*

*Jeune Écrivain et le prix du Jeune Écrivain francophone  
n'en forment plus qu'un aujourd'hui.*

*Après ces trente-quatre lumineuses premières années  
d'existence, il n'est pas interdit d'espérer, pour les trente-  
quatre prochaines, de belles moissons de textes, de nou-  
velles éclosions d'univers d'écrivains. C'est en tout cas  
le vœu que je forme.*

Georges-Olivier  
CHÂTEAUREYNAUD



La Femme  
à refaire le monde

Antoine Charbonneau-Demers



À la clinique.

– Qu'est-ce qui vous gêne avec votre nez ?

J'aimerais trouver des raisons importantes : j'ai la cloison déviée, j'ai du mal à respirer, mon nez m'empêche de sortir, m'empêche de parler ; mon nez, relié à ma trachée, serre ma gorge devant le monde, mon nez m'empêche de vivre, madame, je vous en supplie, réparez-le. Mais non, je ne sais pas ce qui me gêne avec mon nez.

– Je ne l'aime pas tellement.

– Pas tellement ?

– J'ai toujours eu l'impression que c'était le nez qui faisait le visage. Donc, si je me fais refaire le nez, ça va me changer le visage.

– Oui, mais...

Je me mets à pleurer. Pas des pleurs spectaculaires ou des gémissements, non, juste des larmes, et le visage impassible.

– Se pourrait-il que vous ne soyez pas tout à fait prêt, jeune homme ?

– Non, je pleure parce que je hais mon nez.

– Je veux bien vous croire, mais vous n’êtes pas capable de me dire pourquoi...

La chirurgienne me tend un mouchoir.

– Dites-le-moi, c’est tout. Qu’est-ce que vous n’aimez pas dans votre nez ?

Je sors du bureau. Dans la salle d’attente, j’ai envie de briser une fenêtre et de faire pire que de me jeter en bas : me détruire le nez à coups de vitre brisée. Leur remettre dans la face qu’ils ont abandonné un pauvre jeune homme à son nez.

Mais je n’ai fait que renverser le portemanteau, et je ne l’ai pas relevé.

Dehors, mon téléphone vibre. Un texto de mon père.

« Nous sommes de retour aux urgences. Maman était de plus en plus faible. Elle ne mange plus. Elle passe un scan des intestins et des poumons. Nous attendons les résultats. Je te tiens au courant. »

Le soleil sur la neige. Je vais m’acheter des bottes. Je ne veux pas m’arrêter de vivre. Je veux faire ce que j’avais prévu et, aujourd’hui, je m’achète des bottes. C’est ici. J’entre dans la boutique. Je fais semblant de ne pas savoir ce que je cherche en attendant qu’on me le demande.

– Est-ce que tu cherches quelque chose en particulier ? Est-ce qu'il y en a une que tu voudrais essayer ?

– Eh, oui, celle-là. Huit et demi.

– On n'a pas de demi-point.

– OK, ben je vais essayer les deux.

– Huit et neuf ?

– Oui.

Je m'assois et j'essuie une larme, à peine une larme, plutôt la petite eau qui vient juste avant. Je n'essuie rien, finalement. Je devrais être ailleurs qu'ici. Je devrais déjà être dans le prochain bus pour l'Abitibi, mais je pars demain pour Punta Cana. C'est à côté de ma mère qu'il faudrait que je sois. Pas en train de me faire refaire la face, de m'acheter des bottes ou de rire dans le buffet d'un tout-inclus dans le Sud.

– Les huit sont trop petites.

– Ah oui ?

– Mon orteil touche le bout.

– Je t'apporte des neuf.

Dans le miroir, je me trouve beau. Avant, je me trouvais laid parce que mes pieds déséquilibraient mon corps ; ils étaient trop grands par rapport à ma tête ; mais en laissant pousser mes cheveux, ça rétablit l'équilibre des volumes. Je les sépare au milieu, comme un mannequin français que j'ai vu, une fois,

dans un défilé Givenchy. On m'a toujours dit que j'avais l'air d'un Européen, sinon d'un danseur. C'est parce que je m'assois dans des positions surprenantes et que je m'étire les jambes en discutant. Je change toujours de position. Là, j'ai les genoux relevés sous le menton, les pieds sur le banc. J'ai l'air zen, mais je suis simplement triste. La vendeuse m'apporte les neuf. Je les enfile, comme un danseur enfilerait ses pointes, en prenant le temps, même si la vendeuse me regarde et attend. Elles seront trop grandes, je le sais déjà. Oui.

– Sont trop grandes.

– On peut mettre une semelle dedans.

– OK, on peut essayer.

Je suis tellement mince que n'importe quelles chaussures ont l'air d'être deux poids au bout de mes jambes. J'enlève les bottes comme un danseur qui s'est blessé. Je masse mon pied comme un danseur qui essaie de récupérer, qui se masse le pied pour cacher qu'il n'en peut plus de danser comme ça, qu'il n'en peut plus de sa mère malade à l'autre bout du continent qui le retient de danser librement.

Même avec les semelles, c'est encore trop grand. Avec ces bottes-là, on n'aurait qu'à me jeter dans le fleuve sans avoir peur que j'en ressorte. J'aurais parfois envie de mettre de telles bottes à ma mère

aussi, qu'on plonge ensemble elle et moi une bonne fois pour toutes.

– Je les prends.

Pendant que la vendeuse refait la boîte, j'écris à mon père.

« Penses-tu que je devrais venir ? »

Il me répond tout de suite.

« C'est sûr que c'est une décision difficile. Je pense que Maman voudrait que tu ailles à Punta Cana. »

« Mais j'ai pris une assurance annulation, je le savais. »

« Je vais lui en parler quand elle sera réveillée. Je te reviens. »

Je paie les bottes.

« C'est pas beau. C'est vraiment pas beau. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, là, mais c'est *vraiment* pas beau. » C'est ce que la docteure disait à ma mère, paraît-il, en insistant sur le « *vraiment* », en lui parlant de ses prises de sang comme à une enfant, comme si c'était de sa faute.

On lui a demandé si elle souhaitait recevoir des soins, sinon, elle pouvait mourir dans la nuit. Elle a dit « oui ».

Je pleure en faisant mes bagages. Je pleure d'avoir hésité entre mes vacances dans le Sud et ma mère.

Elle aurait tout annulé pour moi, elle aurait annulé sa vie complète pour moi, et moi, j'ai hésité entre elle et des vacances à Punta Cana. Je marche de long en large, de long en larmes dans mon appartement blanc. Je ne veux pas le quitter, c'est mon décor. Je ne veux pas retourner en Abitibi.

J'apporte des vêtements noirs, mais aussi quelques vêtements de couleur pour que ma mère ne me voie pas qu'en noir, à lui rappeler chaque jour que je suis prêt pour ses funérailles. J'essaie de respirer et je pense à elle ; on respire pareil. En passant devant le miroir, je replace une longue mèche de cheveux et je confonds mon geste avec le sien, comme si elle était venue elle-même dégager mon front. Je ressemble à ma mère.

Je déteste les neuf heures d'autobus qui me séparent de l'Abitibi. Je déteste les gens qui s'assoient où ils s'assoient, ceux qui se parlent comme s'ils se connaissaient, ceux qui disent que la conductrice est folle et qui me prennent à témoin alors que la conductrice n'est pas folle, elle fait simplement son travail. Ils ne s'offrent pas la paix. Ils n'ont aucun secret. Ils ne rêvent de rien. Tous ces gens sont plus heureux que moi. Ils vivront plus vieux, ne mourront jamais, ils dormiront paisiblement dans l'éternel, le visage tel quel. Ils me rappellent d'où je viens.

Je mourrai sur la table d'opération, moi. Le visage brouillé d'avoir été cassé. Je mourrai d'esthétisme. Je me ferai refaire la face.

Je hais l'Abitibi. L'Abitibi me hait. J'ai trop d'envies superficielles qui ne se contentent pas des bancs de neige. J'ai gardé le teint de vinyle des maisons sans âme et les organes malades d'avoir respiré l'air des cheminées de la mine, mais j'ai trouvé à Montréal un décor où j'ai enfin le droit de ne pas être une personne vraie.

Je choisis une place au milieu de l'autobus. Pas en avant, parce que ceux qui s'assoient en avant ont toujours envie de parler ; ni trop en arrière, parce que les derniers rentrés se résignent à s'asseoir à côté d'un étranger seulement lorsqu'ils ont atteint le fond du bus.

Je n'arrive pas à dormir. Un étranger s'est assis à côté de moi. On n'est même pas au quart du trajet. J'écris une lettre à ma mère pour lui expliquer que je me ferai refaire la face. Mais je suis incapable de développer. *Maman, je me ferai refaire la face.* Ce n'est même pas une lettre, c'est une insulte. Je referme mon cahier, et j'essaie de pleurer pour faire tomber une larme dessus, pour me donner en spectacle aux gens qui m'entourent, ces gens qui ne sont même pas capables de voir le spectacle autour d'eux.

Le seul spectacle qu'ils pourraient apprécier, ça serait qu'on fonce dans un chevreuil, que l'autobus se renverse dans le fossé, que la moitié des passagers meure, qu'on voie la carcasse de la bête morte, qu'ils puissent la prendre en photo et qu'on la voie dans le journal.

On ne s'intéresserait pas aux photos de ma carcasse à moi sur la table d'opération, le nez cassé, prêt à être remodelé. On dirait seulement : ce jeune homme est faux. Et encore, ça me fait sourire. La chirurgie est devenue vicieuse, subtile, sournoise, on ne se retrouve plus avec un nez comme celui des anciennes vedettes américaines, de toutes petites narines effilées, et les coins étirés. Ça me fait sourire parce que tous ces gens assis avec moi dans l'autobus en seraient jaloux, avec leur visage boursoufflé, leurs joues couperosées et leurs poils disgracieux. Ils rêvent d'avoir un autre visage, mais ils n'en auront jamais le culot.

L'étranger s'est endormi à côté de moi. Il sent la cigarette et le mauvais parfum. Il rejoint ses mains sur son nombril, mais dès qu'il s'endort trop profondément, ses mains se relâchent et son bras gauche vient heurter mon entrejambe ; son ventre est immense ; ses mains n'ont donc nulle part où se déposer. Ça le réveille. Il ramène ses mains sur son ventre, et le manège se répète toutes les cinq

minutes. Je mets mon carnet sur mon entrejambe, pour le protéger. L'odeur de l'homme est insupportable, pire encore quand il dort. Peut-être qu'avec un nez refait, je sentirais moins bien. Ça, je trouverais ça triste. Parce que j'ai une grande mémoire olfactive. Un certain parfum bon marché me rappelle tout de suite les corridors de mon école secondaire, l'odeur de la cigarette me rappelle la première que j'ai grillée et les pissenlits jaunes sur lesquels je me suis alors penché en me disant : je suis en train de me tuer, d'affaiblir mon corps qui un jour ne profitera plus des couleurs. Il fallait ne jamais être sorti de l'Abitibi pour se pâmer encore sur le jaune des pissenlits. Le monde a tellement plus à offrir que la petite beauté de la nature : la beauté de l'architecture, celle de la coupe des vêtements, des visages sculptés, redessinés. Je vais me faire refaire la face.

Les bras de l'homme se relâchent à nouveau. Sa main se dépose sur le carnet entre mes jambes. Cette fois, il ne la ramène pas. Il dort profondément. Je ne peux pas lui enlever la main de là, je ne peux pas toucher un inconnu. Avec mon crayon, je trace une ligne pointillée le long de son gras de bras. Je lui prépare une chirurgie d'une nuit. J'imagine mon crayon se transformer en scalpel, et pendant qu'ils dorment, je passe tous les passagers au bistouri.

L'autobus s'arrête. On est au milieu du parc de La Vérendrye. L'homme à côté de moi se réveille, le bras pointillé. Il n'y prend pas garde, ouvre le coffre au-dessus de sa tête, prend son manteau, couvre son début de chirurgie et descend de l'autobus. Il part dans la forêt. J'ignore où il peut aller. On dirait qu'on l'a fait descendre parce qu'on présentait que j'allais lui taillader le bras. Je suis pourtant bien intentionné : je veux refaire le monde.

Avant de ranger mon scalpel, je poursuis la lettre à ma mère dans mon carnet. *Maman, je me ferai refaire la face. Si je veux refaire le monde, il faut bien commencer par moi.*

J'ai appuyé trop fort sur le papier, et le scalpel a fuité. J'ai maintenant les doigts couverts de sang, et j'ai taché ma lettre avec.

Je n'ai rien pour m'essuyer. Je me lève pour aller aux toilettes derrière. Je ne peux rien toucher parce que j'ai les mains toutes sales ; alors je marche, les mains dans les airs, comme un chirurgien qui s'apprête à opérer, pour éviter d'être contaminé. J'ai du mal à tenir en équilibre. Tout le monde dort, et je les imagine tous avec des pointillés sur le visage. J'entre dans les toilettes. Je referme la porte. Ça s'allume. Je voudrais me laver les mains, mais il n'y a pas de lavabo, juste un produit antiseptique. J'essuie le plus gros avec du papier.

Je retourne à mon siège. En me rassoyant, je me demande où est parti l'homme, comme ça, dans la forêt, sans repère. Je me demande où partent les gens quand on ne les voit plus. Où partira ma mère quand je ne la verrai plus ? Les jeunes enfants, à un certain stade de leur développement, sont persuadés que leur mère n'existe plus quand ils ne la voient plus. Où partira ma mère quand je ne la verrai plus ?

Je ne peux rien imaginer de beau, on dirait. Je suis incapable d'imaginer la mort comme la plénitude dont on rêve. Je fantasme sur la plénitude, mais je n'y crois pas. Rien sur terre n'est rassurant, sinon la forêt, le ciel bleu, la nature ; mais je hais la nature. Si rien sur terre n'est un paradis, pourquoi y en aurait-il un ailleurs ? J'ai l'impression que même mon imagination est incapable de prédire l'ampleur de la douleur qui vient après la mort.

J'ai peur de commettre une erreur au sujet de ma mère. J'ai peur de mal formuler une prière sur sa tombe, de dire, par erreur : je t'envoie au diable ; et de regretter tout de suite, parce que bien sûr, je voudrais l'envoyer là où c'est le mieux. Comme si j'avais le pouvoir de l'envoyer quelque part.

J'ai peur, maintenant, de devenir fou à trop y réfléchir, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je dois garder des considérations terrestres. Je dois m'éloigner de la spiritualité qui est sombre, de la

méditation qui n'est qu'une autre façon de me rendre fou. Je pense trop, mais quand j'arrête de penser, je me sens vulnérable. Je voudrais prendre l'âme de ma mère avec moi pour l'empêcher de chavirer dans cet endroit terrible. Qu'elle prenne possession de mon corps, de mon âme et que nous nous mêlions l'une à l'autre pour ne devenir qu'une seule personne vivante.

Il faut que je me préoccupe encore de mon visage, de mon nez à refaire, de mes vêtements, de mes cheveux qui s'allongent comme ce mannequin du défilé Givenchy, et de mes yeux que je voudrais bleus. Je voudrais qu'on voie dans mes yeux ceux de ma mère et qu'on la ramène sur terre chaque fois qu'on y plonge.

Je veux les yeux bleus.

Je sais que ça se peut, des lentilles bleues. Avant, c'était laid, c'était trop, ça se remarquait tout de suite, mais il me semble que ça existe, aujourd'hui, des versions plus naturelles, plus grises.

Je cherche sur mon téléphone. Et j'en trouve. Il y a toute une sélection de bleus, et je pense que parmi ceux-ci, ce bleu-là ressemble exactement à celui de ma mère. Quand je pense à ça, à des lentilles, à mon nez à refaire, à ce dont j'aurais l'air, je respire mieux.

Je commande une paire de lentilles bleues. Elles coûtent cent dollars, viennent avec leur étui, pas le nettoyant, et dureront entre six et douze mois si je les entretiens bien. Si je vis comme ma mère, jusqu'à cinquante et un ans, j'aurai encore besoin d'au moins vingt-huit paires. Je m'endors.

En me réveillant, je touche mon visage. Il est le même, je n'ai pas été somnambule, et je ne me suis rien charcuté.

Les concessionnaires automobiles, on est bien arrivé. J'envoie un texto à mon père pour lui dire. Il viendra me prendre au terminus, et on ira tout de suite à l'hôpital. Je voudrais dormir, manger, nettoyer mon visage, mais je me tais : ma mère est malade et il n'y a rien de plus important. Rien de plus important que d'être ici, collé à elle, en Abitibi, pour respirer la même fumée de cheminée, goûter aux mêmes pots d'échappement, au même froid mortifère, aux mêmes idées enneigées. Qu'on soit tous malade ensemble, la famille Cancer et fière de l'être. L'Abitibi est une maladie qu'il faut respirer.

Quand je descends, mon père vient vers moi, un grand sourire aux lèvres. Ma sœur se jette dans mes bras, elle est contente de me voir. Elle aura dix-huit ans, et sa mère meurt. Ma sœur a besoin d'un frère,

mais surtout d'une mère que j'aimerais pouvoir lui redonner.

Ils me disent qu'ils vont bien. Je regrette de leur avoir demandé. J'aimerais qu'on pleure, qu'on crache, qu'on hurle et que tout le monde nous regarde sur l'aire de stationnement du terminus, mais on n'a l'air de rien. On se dit qu'on va bien, et on monte dans la voiture. Ils ne m'ont jamais vu avec les cheveux longs, blonds.

Ici, on voit le ciel parce que les constructions sont moins hautes qu'à Montréal. Ma mère m'a déjà dit que le ciel ici est bleu comme nulle part ailleurs. Et quand je pense au bleu de ses yeux, au bleu que je me suis commandé sur Internet et qui devrait arriver dans quelques jours, je me dis que oui, le ciel a peut-être quelque chose d'apaisant, finalement.

Nous entrons dans l'hôpital. Je ne pense plus à rien. Je suis avec mon père, ma sœur et nous allons voir ma mère. Ma grand-mère est là quand les portes s'ouvrent au troisième étage. Elle nous attendait.

– As-tu mangé ?

– Oui.

– Tes cheveux sont longs. Sainte. Ça a pas d'allure.

Je ris.

- Je t’ai fait de la soupe.
- Pour vrai ? Merci !
- Je l’ai mis dans le frigidaire, j’ai écrit dessus les ingrédients, mais j’ai bien regardé, pas de lait, pas d’œuf... pas de viande, ben là, ça c’est sûr, mais pas de...
  - C’est pas mal du tout... Pas de miel...
  - Oui, c’est ça, pas de miel.

Je veux voir ma mère, mais ma grand-mère me bloque le passage, comme si elle voulait me cacher un dégât. Je la dépasse, je sais quelle chambre c’est, ma sœur me l’avait écrit, je cours presque, et quand ma mère me voit, elle lève ses deux petits bras, deux bras comme deux baguettes enveloppées dans trop de peau. Elle est contente et j’aimerais fondre en larmes, faire une crise. Mais je dis :

- Allô ! Me reconnais-tu ?

Je m’assois sur le lit, à côté d’elle, et je ne sais pas où sont les jambes sous les draps. Elles sont devenues deux cordes avec des nœuds comme genoux. Quand les gens me demanderont comment se passe la fin de sa vie, je répondrai : « Mal. »

Je lui offre la lettre que j’ai écrite, tachée d’encre bleue : *Maman, je me ferai refaire la face. Si je veux refaire le monde, il faut bien commencer par moi. Et même toi, déjà, tu ne me reconnais pas.*

Elle est revenue à la maison. On est chanceux qu'elle puisse mourir ici. Tout le monde a les baguettes en l'air, ma grand-mère est dans la chambre, ma tante et mes cousines se servent du café.

Je reste au salon, j'attends mes lentilles bleues. Ma sœur est avec moi. Je ne sais pas si elle comprend que Maman va mourir. Elle n'est pas naïve, mais elle est jeune. Elle n'a jamais connu de douleur, pas de peine d'amour, pas de face à refaire, la bonne couleur d'yeux. Quand on avait perdu notre chienne, elle était dans tous ses états, elle pleurait en pyjama dans les rues du quartier en hurlant son nom. Elle avait l'air d'une enfant de la guerre. La vie lui passait dessus, et ce n'était que pour une chienne. J'aurais envie de la prendre par les épaules et de lui dire le pire. T'en rends-tu compte ? Maman va mourir, là. On va être seuls. Elle va nous manquer. Tu vas revoir ses affaires traîner dans la maison pendant longtemps, tu vas avoir encore besoin de ses conseils, elle ne sera pas là quand elle pourra être fière de toi. Tu ne verras plus jamais ta mère fière de toi, tu vas devoir être fière toute seule, t'en rends-tu compte ?

Et j'aimerais voir ma sœur en crise, incapable de se contrôler, et j'en rajouterais, pour qu'elle vive le pire tout de suite. Mais je ne le fais pas.

– Je me suis commandé des verres de contact bleus.

– Ah ouais ? Pourquoi ?

– Je sais pas.

À son âge, j’imaginai souvent que ma mère, mon père ou ma sœur mourait. Je me disais que toutes les affaires superficielles perdraient alors leur sens ; que je serais en colère contre la télévision, que toute la banalité du monde m’insupporterait. Je me sentirais coupable de m’habiller, parce que j’ai vu un mannequin porter ça, parce que je me trouve désirable quand je porte ça, de me coiffer, de me laver, de me couper les ongles, de me brosser les dents, parce que toutes ces choses sont futiles, elles ne parlent pas de la vie et de la mort, et je voudrais que tout le monde tourne autour de ces grandes questions puisque ma mère est morte.

Aujourd’hui, pourtant, c’est le contraire. Pour me sauver de la noirceur de la spiritualité, il y a les enjeux esthétiques. J’ai commandé sur Internet des lentilles bleues et je les attends impatientement.

Je les ai reçues. Je pose la boîte de lentilles sur la table. J’aimerais être avec ma mère. Je marche jusqu’à sa chambre, j’entre. Elle dort. Je m’assois sur le fauteuil à côté de son lit. J’ouvre la boîte. J’en sors une plus petite que j’ouvre avec mes dents. Elle

ne se réveille toujours pas. J'ouvre les enveloppes. C'est exactement le bleu que je voulais, exactement le sien. J'attrape le miroir sur sa table de chevet et je prends une grande respiration. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'en mettant les lentilles, ma mère pourrait mourir au même moment. Comme si mes yeux devenant les siens, elle pourrait enfin partir en paix. J'en mets une. Elle respire encore. Je mets l'autre. Elle ouvre les yeux.

– Regarde, Maman. J'ai tes yeux.

Elle referme les siens sans sourire, sans réagir. Rien. Elle s'en fout, elle est écœurée, ça ne sert à rien que je reste ici.

Je retourne à Montréal, ce soir, me faire refaire la face.

J'ai dit à ma grand-mère qu'on ne pouvait pas arrêter nos vies pour ma mère. Elle a dit que oui, quand quelqu'un mourait, il fallait arrêter nos vies. Elle m'a dit ça avec des larmes aux yeux. C'est ça, la famille. Tout le monde a tout arrêté ; mon père, ma tante, mes grands-parents, ils ne travaillent plus, tout est en pause pour ma mère ; et quand elle mourra, ils se retrouveront démunis. Elle dort ; laissez-la dormir, foutez-lui la paix. Si je meurs un jour, j'espère que tout ce monde-là sera mort avant moi. Je pars à Montréal ce soir. J'ai rappelé la

clinique. J'ai inventé de magnifiques raisons de me faire refaire le nez, et ils ont accepté. J'ai rendez-vous dans cinq jours.

La chirurgienne est comme la première fois. Je ne l'aime pas, je n'ai pas confiance en elle, mais elle est la seule que j'aie rencontrée. Je n'ai pas l'impression qu'elle comprend ce que je lui dis, comment je voudrais mon nez, mais je lui montre des photos. Elle me dit que ça doit être naturel, sinon, elle ne le fera pas. Elle me fait sentir coupable. Elle ne me rassure pas. Normalement, c'est au premier rendez-vous qu'il aurait fallu discuter de ça, qu'elle me dit. Je m'excuse sans cesse. Non, je n'ai pas pesé le pour et le contre. Non, je n'y pense pas depuis longtemps. Mais je lui mens. Je remplis la paperasse avant qu'on se revoie demain pour l'opération. Je ne me ferai rembourser par personne. Voici la prescription des médicaments qu'il faut que j'achète pour après l'opération, je dois passer à la pharmacie. Merci.

C'est aujourd'hui. Une anesthésie générale. Il y a très peu de cas, mais quand même, il y en a : je peux ne jamais me réveiller.

On m'habille en me laissant les fesses à l'air, on me donne quelque chose pour me laver, un

antibactérien. Je dois enlever mes bijoux, ça va, je n'en ai pas. On prend des photos de moi de tous les côtés. Avec un crayon, on dessine où on va couper, rapiécer, refaire. Et je n'ai pas confiance en ces pointillés-là.

L'anesthésiste me pose des questions. Pas de problème de cœur.

- Alors on va t'anesthésier, ça y est ?
- Oui, allez-y.

Aucune douleur. J'ai des mèches qui me passent dans chaque narine jusqu'au fond du crâne pour empêcher l'hémorragie, et pour faire tenir mon nez pendant les deux premiers jours. Je ne peux pas respirer par le nez. Quand je mange, je deviens sourd. Je veux mourir. Je respire comme j'avale, je respire ma bouffe, je dors assis.

Mon père m'envoie un courriel. Il faut que je vienne en Abitibi, ce sont les dernières heures de Maman, elle est maintenant dans une maison de soins palliatifs. Mais je ne peux pas. Je dois retourner demain à la clinique me faire enlever ces mèches.

J'ai pris un taxi, trop honte pour prendre le métro. J'ai peur qu'on me dise que j'ai trop pleuré, que j'ai tout gâché des deux premiers jours de la guérison, les plus importants, que les larmes ont infecté

mon nez, qu'il sera difforme à jamais, et qu'il me rappellera toujours la douleur d'avoir perdu ma mère dans des circonstances égoïstes.

Mon père m'écrit.

« Appelle-moi tout de suite, mon chéri, c'est sérieux. »

Je range mon téléphone, et l'infirmier commence à retirer mes mèches. Il tire longtemps, tellement longtemps qu'on dirait que ces mèches prenaient racine dans mes intestins.

Tout est beau, les larmes n'ont pas causé de problème. Mon nez est encore bouché, les tissus ont gonflé. Je remercie tout le monde, on refait mon pansement, et je retourne chez moi en taxi.

Je prépare ma valise, les médicaments, les pansements. S'il m'arrive quelque chose en Abitibi, je serai démuné. Mon nez, ma face, ma mère, mes yeux bleus larmoyants. Je suis en danger.

Mon père me paie l'avion. Si je me dépêche, j'ai le temps d'attraper le vol d'aujourd'hui. Je suis en Abitibi dans trois heures, mais je dois revenir dans dix jours pour qu'on m'enlève les fils et le plâtre.

Quand j'arrive, ma grand-mère m'agrippe par le bras.

– Bon, là, tes cheveux, tes yeux, puis là ? C'est quoi ça ?

– Je me suis fait refaire le nez. Comment va ma mère ?

– Est morte. T'étais pas là.

Je vois tout le monde qui pleure : ma sœur dans les bras de mon père, ma tante dans les bras de mon grand-père, ma grand-mère qui voudrait pleurer dans mes bras, mais elle ne peut pas : je ne suis plus le garçon qu'elle connaît. Je me suis fait refaire la face pareille comme ma mère. Ce sont des photos d'elle que j'ai montrées à la chirurgienne. Tout le monde pleure, et moi, je n'ai pas de visage.

Ma mère est morte et je ne veux même pas la voir.

Quand je sors sous le soleil de février, c'est elle qui sort. Maman, tu es libre. Je suis libre. Je marche et mes cheveux sont du même blond, de la même longueur, mes yeux du même bleu, et mon visage de la même douleur. J'ai la même torture dans la démarche. Je ne marche pas, j'avance, chaque pas est un tranchement de l'air autour. Je suis la femme qui dormira ce soir à côté de mon père dans le trou béant qui s'y creuse depuis des semaines, je suis la mère de ma sœur, la fille ingrate de ma grand-mère. Je suis la femme qui revient pleine de toute sa vengeance. Je suis une femme vivante, parmi les vivants. Je suis la femme refaite. La femme à refaire le monde.

Antoine Charbonneau-Demers, vingt-trois ans,  
Montréal, Québec

Malgré son jeune âge, Antoine est déjà un écrivain confirmé. À son casier littéraire figurent *Coco*, son premier roman, paru chez VLB Éditeur en 2016 et *Good Boy*, son second roman, paru en 2018 chez le même éditeur.

Diplômé du certificat en création littéraire de l'Université du Québec à Montréal et du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en interprétation, cet artiste aux multiples talents dessine aussi à ses heures perdues. Côté littérature, les œuvres de Sophie Bienvenu, Virginie Despentès, Hervé Guibert, Miranda July et Tao Lin le passionnent.

Sensible à l'avenir, il se présente comme passionné par le minimalisme et le véganisme.

Antoine a été parrainé  
par Michel LAMBERT



Bouphonies

Alice Crouzery



La chair est tendre et fraîche, lorsqu'on mord assez fort. Ça coule sur le menton, ça colle, ça tache la nappe. C'est une fièvre qui prend, et on ne peut plus s'arrêter. Il faut faire attention de ne pas croquer dans le dur, c'est un jeu, et plus on en mange, plus on se sent coupable.

Maman dit qu'il faut dénoyauter les prunes.

Les volets sont clos. Des moustiques tournent autour de la lampe en faïence, dont on a descendu l'abat-jour très bas. L'été comme une guerre : personne ne parle et, comme au chevet des mourants, les enfants tiennent compagnie aux adultes en sueur.

La petite Babeth veut quitter la table. Maman la chasse du revers de la main, presque comme une mouche, elle se lève et disparaît. Cette agitation soudaine semble sortir chacun d'un sommeil

profond. Léopold lève la tête de son livre. Sous la lampe, on voit briller ses incisives trop longues entre ses lèvres de fille. Il est presque beau. L'adolescence l'a pris comme une ataraxie, l'année dernière.

Jeu de dés quand six heures sonnent, les plus jeunes s'échappent en rampant dans les chambres fraîches. Tout est d'un brun de sucre de canne. Les cousins dans les lits ont la peau jaune, un peu poisseuse. Dans cette proximité familiale embarrassante, Enna dort. Ses draps sont froissés. Son visage est pris dans la toile de ses cheveux noirs. Sa chemise est repliée sur ses cuisses.

Distract, Antoine, le plus vieux des cousins, balaye le dortoir des yeux. Il a soif et se passe compulsivement la langue sur les lèvres. Il se tient en oblique, le dos contre un grand miroir au mercure, un livre de contes à la main. Les odeurs humaines excitent ses narines. Enna dort toujours.

C'est peut-être la nuit. C'est la première fois ; les peaux sont bleues. À présent, la chemise d'Enna est remontée jusque sous son menton et sa gorge palpite. Un souffle haché, des spasmes. Des cuisses qui fatiguent. Des doigts froids sur l'épaule, puis

derrière la tête pour qu'elle ne se cogne pas. Le fer forgé tient. Les draps sont tachés. Enna se rendort.

Les fenêtres seront ouvertes jusqu'à midi. Les mirabelles roulent sur la nappe et le pain chaud, qu'une main superstitieuse s'empresse de retourner, était posé à l'envers. Les miettes aux commissures des lèvres, la mouche sur la motte de beurre, le café renversé... Babeth et les petits piaillent, ils ont les joues rouges. Léopold et Antoine s'adonnent à des conversations masculines brouillées par la rumeur confuse du petit déjeuner.

Respirant à peine, Enna dort encore. L'horrible cri des hirondelles traverse le dortoir moite. Son corps est comme jeté là, inerte, la peau gâtée, huileuse, et les cheveux collants. Quand elle se lève enfin, ses yeux la piquent, ses reins brûlent.

Tout le monde applaudit en l'accueillant dans la cuisine. 20 juillet. Elle a quatorze ans.

*Paranoid*, de Black Sabbath. Léopold et Antoine, en marcel, secouent la tête. Ils ont la plante des pieds noircie.

La platine tourne au garage, toujours la même chanson sur le même disque voilé.

Des hirondelles entrent et sortent sans se soucier du bruit.

Enna plisse les yeux, sur un banc de fer forgé près du hangar qui résonne. À côté, Babeth, la langue fichée dans un roudoudou, replace d'un geste nerveux et appliqué les quelques mèches flavescents et mouillées qui tombent sur son front.

L'aiguille saute sur le vinyle. On entend juste Antoine pester. Puis un cri lointain rompt le silence.

La famille s'est attroupée autour de la chose. Étonnamment sonore, elle vibre au son des grosses mouches qui l'entourent. Il est difficile de savoir où regarder, tant sa masse est opulente. Il y a les pattes arrière, tendues, un peu ridicules. La peau ici, quand il en reste, est couverte de poussière et de sang. La chair exposée est d'un rouge foncé de viande avariée. Des lambeaux se détachent, sciés de façon quasi maniaque. Le sabot lui aussi est strié de lignes frénétiques et peu profondes. En remontant, la vision est plus supportable. Le dos est intact, sur le pelage d'un blanc sale, s'étalent traînées brunâtres et coulures sombres. Seul le flanc, tranché de tout son long, se répand comme un grand sac de bouillie grouillante. Les viscères étalés dans l'herbe font de sinueux rubans.

Sachets de Tang fraise sur la table de la cuisine. Les adultes ont l'air inquiet, mais tâchent de sourire aux enfants. On leur dit de ne plus sortir, qu'il est trop tard, et les friandises s'étalent orgiaquement sous leurs yeux ébahis. Pendant ce temps, on fait disparaître la bête.

L'épisode de la vache morte fait parler dans les chambres. Enna écoute ses cousines s'offusquer. Fébriles, des jurons fusent. Étouffés par l'interdit et la crainte des réprimandes, des rires aussi s'échappent à propos des excréments qui se trouvaient sous l'animal lorsqu'il s'est effondré. « *Crevée dans sa propre merde.* » La nuit, Enna garde cette phrase en tête quand Antoine revient se coucher.

C'est un grand corps de ferme. La maison forme un L avec les étables et, en face, il y a le hangar, le fenil au-dessus et deux granges. Derrière, il y a le pré où se tenaient dix vaches, maintenant plus que neuf. Dans la cour, les petits jouent à chat. Ils rient, en larmes et les genoux en sang.

Enna aide pour la grande lessive. Le panier déborde de chemisiers, de culottes blanches tachées, de brassières détendues. Le bruit du tissu, lorsqu'on le plonge dans la bassine, semble familier, presque intime. Les mains se frôlent entre les plis liquides. L'eau se macule lentement. Les souffles s'accélèrent. On entend l'effort, on devine la sueur. La chaleur étouffe Enna qui se dégage. Ses mains dégoulinent le long de sa robe, l'eau sale colle à ses cuisses. Un gros pain de savon glisse à terre comme une brique, l'impact fend le carrelage. Les femmes se penchent, béates.

La deuxième vache meurt dans l'après-midi. Tout au fond du champ, sa grosse carcasse repose elle aussi dans sa propre merde. Les autres bêtes ne semblent pas en deuil, leurs yeux sombres et nymphiques cillent doucement à l'ombre d'un saule. Cette fois l'animal a les côtes à l'air libre. L'entaille en forme de croissant à son flanc évoque un large sourire. Au soleil, le sang frais luit encore dans les massifs de fumeterres.

L'alcool rassemble les adultes, il faut savoir qui tue les vaches. Les doigts épais des oncles serrent les verres embués, leurs poings cognent la table, leurs

articulations craquent. Furtives au milieu de l'assemblée, quelques mains de femmes aux ongles scintillants passent pour ramasser les assiettes. On met des bouts de viande dans la gamelle des chats.

Les oiseaux ont un piaillage qui rend sourd. Sous les feuilles coagulées d'un prunier, les adolescentes allongées ferment les yeux, le corps tendu. La ligne de leurs muscles ressort avec douceur, tout en ombre sur le hâle duveteux des cuisses et des épaules. Elles semblent invulnérables, pourtant il y a un couteau entre les plis de la robe d'Enna. Accroupie dans les drupes écrasées, elle guette la nuit qui tombe.

La lame est tiède sous le drap. Enna tremble et tâche de reprendre son souffle. Elle ferme les yeux, attend que l'ombre d'Antoine revienne la couvrir. Elle serre le poing autour du manche, le couteau pointe contre l'étoffe. Le ronflement des autres se fait musique d'ambiance. Les hirondelles sifflent dans le ciel par la fenêtre entrouverte. C'est le milieu de la nuit et Antoine ne viendra pas. Enna sort de la chambre.

Des pieds nus claquent dans le couloir. La nuit pèse sur le ventre d'Enna. Dehors, le crissement du

gravier l'agresse. Il fait encore chaud. Les vaches meuglent doucement. Parfois, comme des éclairs, filent quelques pipistrelles. Pressée par la brise, happée presque, Enna s'avance vers le champ. Là, couchées dans l'ombre, pour la plupart, les bêtes respirent avec lourdeur. Enna, la main encore crispée sur son couteau, soupire. Elle a un bleu au poignet, comme la trace d'un baisemain trop brusque.

À travers le pré, quelqu'un s'avance, d'un pas assuré, quoiqu'un peu lent. On distingue les bras de l'inconnu qui se balancent et sa tête aux cheveux courts qui oscille nerveusement. Parfois, sa silhouette se perd dans les ombres aux contours ténus. Les collines au loin, les buissons et les saules brouillent la vue d'Enna. Écorchant sa robe de chambre aux barbelés, elle s'approche. Un meuglement résonne, étouffé par la brume. S'ensuit un bruit sourd : une vache qui s'écroule et qui meurt... Mais, venant du pré, c'est un garçon qui s'approche en courant. Il a la bouche ouverte et les cheveux épais coupés au bol. Un peu de salive luit au coin de ses lèvres fines. Il a un regard effaré, il a les bras en sang. Il passe devant Enna sans la voir, sa lame à lui est sale. Alors qu'il se précipite vers la

grange pour s'y cacher, sans réfléchir, elle l'enferme.

Le jour pointe, étonnamment soudain.

Un peu plus loin, à l'entrée du pré, un fusil de chasse entre les mains, Antoine est endormi à son poste, alors qu'il devait monter la garde.

Sept heures trente. La marque d'une gifle sur la joue, Antoine prend place à table. On se retient de rire en voyant son œil droit tressauter. Les oncles dans la pièce voisine lui lancent encore des « incapable ! ». Léopold est désigné pour faire le guet cette nuit. Il promet que, lui, ne s'endormira pas.

L'après-midi vient vite les jours d'été. Enna et les adolescents sont prostrés dans les chambres. Dans le silence des pages tournées et des piqûres que l'on gratte, on entend les geignements lointains des petits qu'on peigne et qu'on arrose de vinaigre dans le grand bassin du hangar. Babeth apparaît à la porte, les doigts pris dans sa tignasse pouilleuse. Antoine lui dit de dégager, de pas ramener la vermine ici. Une cousine le fait taire et, d'un geste maternel, prend la petite sur ses

genoux. Léopold, railleur, lui propose d'allaiter la gamine. Tournée vers la porte avec une seule idée en tête, Enna ne perçoit que le bruit mat de la claque qui, pour toute réponse, s'abat sur la joue du garçon.

La porte de la grange est entravée par une grande planche retenue par deux morceaux de métal. Au loin le cadavre n'a pas été déplacé, il pourrit là, au milieu des freux, de la merde et des mouches. Couteau de cuisine en main, Enna ouvre doucement la lourde porte qui racle contre la dalle de ciment. Sous l'ossature immense de la grange, les compartiments sont remplis de foin ou de sacs de terreau. C'est là qu'Enna trouve le garçon assis dans la paille.

« Ne bouge pas ! » lui lance-t-elle.

Le bras tendu, mécaniquement, elle pointe le couteau vers lui.

D'un geste résigné, le gamin fait glisser au sol son couteau de chasse maculé de sang. Il se rend. Partout, ça pue la viande avariée et l'herbe pourrissante. Mais cette odeur méphitique ne semble pas écœurer le garçon. Sans peur, Enna soutient son regard. Il a un visage fin, aux traits singuliers. Deux parenthèses légères encadrent le faible rictus

qui s'ébauche sur ses lèvres. Son nez cassé est parsemé de taches de son. Sous ses yeux d'un bleu hyalin, des cernes se creusent, soulignés par deux vaisseaux sanguins que la peau transparente recouvre à peine. L'image d'une vivisection traverse l'esprit d'Enna.

Le silence est total. Seul le garçon respire, bruyamment, comme une bête affolée. Au milieu des croûtes de sang séché, une entaille suinte le long de son avant-bras.

« Pourquoi tu tues nos vaches ? »

Il se mâchonne la lèvre. La main en garrot autour de son coude, il ne répond pas.

« Je comprends... que tu aimes tuer, parce qu'il y a plein de gens qui tuent pour le plaisir, je le sais... poursuit-elle. Mais les vaches, elles font de mal à personne. »

Il doit avoir l'âge d'Antoine, un peu moins. Mais il est plus beau qu'Antoine.

« Si tu veux tuer, essaye plutôt avec des humains. »

Le lendemain, elle lui apporte de quoi manger, puis de la gaze et de l'alcool. Il la regarde déposer devant lui le flacon, le rouleau, les ciseaux, l'assiette avec les abricots déjà coupés, les cerises cuites et les lamelles de poire.

« J'ai pensé que tu devais avoir faim. Pour boire, il y a le réservoir, là-bas. Je reviendrai te donner à manger demain. »

Pour toute réponse, le garçon penche la tête. Le dialogue s'arrête là, entre les mots d'Enna et ses regards à lui. Il ne reprendra pas.

Enna décide qu'il s'appelle Lucas, puisqu'il ne pourra pas la contredire. Étendue dans l'herbe du verger, avec les chats, les cousines et les petits, elle se prélassa, faisant avec les bras de larges arabesques, plaçant des pâquerettes entre ses mèches ébène et riant quelquefois aux bêtises des enfants. Le ciel est d'un bleu dur, cru et assommant.

On entend les tantines agiter la cloche et appeler les petits qui, aussitôt, se dispersent. Le quatre-heures est servi, les assiettes tintent. Dehors, autour de la table, aucun siège ne ressemble à un autre. Chaises en paille, chaises en fer, chaises hautes ou basses... En équilibre sur un tabouret tam-tam, Enna contemple la nourriture, les mains jointes autour d'un verre de cidre doux. Les fourmis grimpent sur les miettes de cake aux fruits tombées aux pieds des plus jeunes. Il y a le craquement des noix que l'on casse, et les petits tas de coquilles brisées. Il y a cette odeur de chocolat noir

s'échappant d'un grand bol. La salade de fruits tiédit. Des myrtilles flottent sur le mélange onctueux de poires et de kiwis sacrifiés. Enna porte son cidre à sa bouche. Attention ! Contre sa lèvre, une guêpe noyée s'est échouée.

L'air est frais dans les couloirs. Sur les lits, parmi les draps bousculés au fil des nuits trop chaudes, les filles en robe de chambre sont plongées dans une revue. Par terre, sont éparpillées des pages et des pages de romans-photos, de mots croisés. Tout paraît tranquille quand, sans prévenir, Léopold entre, fusil à la main, pour fanfaronner. Il obtient les sursauts et les cris espérés, et se penche à la fenêtre pour s'écrier l'air victorieux : « Ce soir aussi, ça va être un jeu d'enfant. Depuis que je monte la garde, il ne s'est rien passé ! »

Antoine arrive à son tour et se couche sans un mot. Enna croise son regard voilé de haine. Devinant quelle faim de chair le consume, elle pense à Lucas dont les yeux souffrent et n'avouent aucun crime.

« Je peux venir avec toi, Léopold ? » lance-t-elle en se détournant.

Le silence règne. Léopold surveille le bétail d'un œil distrait, s'amusant à faire tourner sa carabine en l'air et à la rattraper.

« Elle est chargée ?

– Un peu, qu'elle est chargée. Je suis là pour défendre les bêtes.

– Je peux la tenir ?

– Bien sûr que non, c'est pas un truc de fille. C'est trop dangereux.

– Alors vise-moi avec.

– Quoi ? »

Enna passe entre les barbelés et court dans le champ.

« Vise-moi ! Vise-moi comme si j'étais le tueur de vaches !

– Pas question ! Reviens ! »

Les vaches s'affolent et meuglent. Dans la nuit, Enna entend son nom, assourdi. Elle ne voit plus grand-chose. Tout est très bleu, très beau. Les fleurs n'existent que parce que leurs pétales chatouillent ses chevilles, et le vent du dehors que parce qu'il gonfle d'un souffle le coton de sa chemise. Mais soudain une détonation déchire le ciel et une balle vient se ficher dans son genou.

On met du temps à comprendre d'où le coup est parti. C'est l'un des oncles qui a tiré. Averti par les cris, Léopold, armé d'une lampe de poche, se précipite vers Enna. Les vaches continuent de beugler, de courir à droite à gauche, faisant vibrer le sol. Le

sang coule en un mince filet le long de la jambe d'Enna. Elle tremble mais reste debout.

« J'ai mal, s'écrie-t-elle après un long silence. Qu'est-ce que ça fait mal ! »

L'air paniqué, l'oncle marmonne qu'il s'excuse, en vain. Enna pleure. Il la prend dans ses bras pour la ramener à la maison. Le petit cortège repart dans la nuit, sans plus de fracas. Les portes se referment et les lumières s'allument.

La balle est vite extraite. Blême et haletante, Enna, à demi redressée sur la table de la cuisine, scrute le trou dans son genou, comme le cratère d'un volcan au fond duquel luirait une lave rouge et pâteuse. La lumière trop forte fait plisser les yeux aux tantes qui essaient d'apaiser sa douleur.

L'oncle qui a tiré est assis dans un coin de la pièce, la tête entre les mains.

Léopold a l'air hagard.

Maman a dit : « Tu restes au lit. »

Quand la chambre est vide, l'air qui stagne est bizarre, froid et sans odeur. On a laissé les volets fermés et on a allumé la lumière. L'heure est indistincte. Ni la faim ni la soif n'indiquent à Enna

depuis combien de temps elle est couchée là. Peut-être vingt minutes, ou vingt-quatre heures...

Les lits se remplissent d'enfants qui tiennent compagnie à l'infirmes. Il règne dans la pièce une ambiance hospitalière. Enna s'endort, paisible. La jambe étendue sous le drap, les mains reposant sur la poitrine, elle ne semble pas morte, mais dans une sorte d'attente.

Les miettes de repas successifs se glissent entre les moindres replis de peau moite. Ce n'est pas l'heure de la toilette, pas l'heure de manger ni de pleurer. Le plafond est couvert de plaques jaunâtres comme des engelures...

Et les heures défilent. Consciente mais apathique, Enna pense à Lucas. Pourvu qu'il aille bien, pourvu qu'il ne soit pas fâché contre elle !

Il est difficile de compter les jours dans cet état presque narcoleptique. Pourtant, cette nuit, Enna ne peut pas fermer l'œil. Sous le bandage, elle éprouve une sensation étrange. Une onde de douleur la parcourt. Son pansement exhale une odeur inhabituelle et la gaze paraît humide. Et puis, ce tiraillement, cette chaleur dans les joues, ces spirales dans les yeux, qu'est-ce que c'est ? Enna crie.

Ça recommence. De nouveau assise sur la table de la cuisine, elle regarde son genou enflé. La peau luisante et rouge rappelle les fruits gâtés. Un peu de pus s'échappe. L'alcool à 90° coule généreusement, elle gémit. La jambe, enfin, est bandée. Le blanc rassure.

Désormais, on refait le pansement tous les jours. La toilette est un moment fébrile mais réconfortant durant lequel Enna tremble un peu en se laissant nettoyer. Pieds nus dans une flaque d'eau, elle fixe sa jambe enrubannée. La douleur ne s'est pas arrêtée.

C'est la nuit que la fièvre monte. Enna suffoque. Personne dans la chambre n'entend rien. Sauf Antoine.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande-t-il.

Il a cette manière affable et caressante de s'adresser à elle, à voix basse, la main posée sur son épaule. Dans le noir, elle a les yeux qui brillent, la bouche entrouverte, elle happe l'air vicié de la chambre close. Elle hésite à parler, elle halète parfois. Sa chair est dévorée, là, sous les bandages.

« C'est Lucas... s'alarme-t-elle, il est dans la grange... la plus grande, celle qui est fermée. Il faut que tu lui apportes à manger... »

Antoine se redresse en silence et, avant de sortir de la chambre, dans l'éclat de la veilleuse, il semble sourire.

Les minutes sont longues. Enna s'endort à moitié, son corps pris d'élançements se contracte en silence. On entend des allées et venues dans la cuisine, des pas sur le gravier, le tintement de la vaisselle et le frigo qui s'ouvre dans un bruit de succion. Ça dure une éternité. Puis enfin on pousse la porte de nouveau. Antoine s'assied sur le bord du lit. Son sourire creuse une fossette inconnue dans sa joue. Lorsqu'il se penche vers sa cousine, l'allégresse dans son regard fait place à un certain amusement :

« Lucas...

– Tu lui as donné à manger ? »

Enna s'est redressée, inquiète.

« Bien sûr, je lui ai tout laissé. Un vrai festin.

– D'accord... je suis contente. Merci. »

Elle repose la tête sur l'oreiller, ferme les yeux, secouée d'un rire soudain.

« Il devait mourir de faim !

– C'est ce garçon qui a tué les vaches ?

– Oui ! Enfin oui, mais il... je ne crois pas qu'il savait ce qu'il faisait.

– Oh, non, non bien sûr. On fait tous des erreurs. Et puis, quand je l'ai vu, il avait l'air... inoffensif. »

Enna soupire, un sanglot lui échappe en repensant à Lucas... Le regard ivre de fatigue mais plein de reconnaissance, elle pose sa main sur celle d'Antoine.

« Tu veux qu'on aille le voir ?

– Maintenant ?

– Pourquoi pas ? »

Antoine sort une lampe de poche. Enna tend les bras pour qu'il l'aide à se relever. Elle n'a presque plus mal.

Au loin, le faisceau éclaire les hautes planches de la grange. Le toit en ogive ressort dans le bleu auro-ral. Ils empruntent l'allée étroite, jusqu'à la grande porte. Enna prend la lampe et entre.

C'est un banquet. Des miches de pain chaud posées à même la dalle exhalent un doux parfum. Le raisin noir s'étale sur une meule de fromage. Plusieurs corbeilles de fruits sont disposées en cercle, remplies de pêches, de poires et d'oranges. Il y a le chocolat dans son étui d'aluminium, les coupelles de cerises et de groseilles, le vin, la viande.

Puis, au milieu, Lucas. Pitoyablement assis dans la paille souillée, sa tête retombe. Sa frange de cheveux épais lui colle au front. Il grimace, un œil fermé, l'autre à moitié ouvert. Ses lèvres sèches semblent s'être effacées. Ses deux bras et ses mains ouvertes reposent mollement sur ses cuisses, comme s'ils imploreraient le ciel. Des croûtes de sang caillé souillent sa peau. Au bras droit, la plaie a été bandée avec maladresse. Elle n'a pas guéri.

Enna ne s'écroule pas, elle ne pleure pas. Simplement, elle recule, et quitte le tombeau en boitant. Antoine, dans l'embrasement de la porte, l'attend, un pied à l'intérieur. Le jour pointe et découpe sa silhouette. Soudain, fuse l'accusation :  
« Tu te rends compte de ce que tu as fait ? »

Alice Crouzery, dix-sept ans, Courbevoie, France

Fraîchement étudiante en licence de langues, littératures, civilisations étrangères et régionales à l'université Paris-Diderot, Alice souhaite s'orienter à l'avenir vers la traduction littéraire et si possible vivre de sa passion pour l'écriture.

Alice ne se contente pas d'écrire, elle aime composer des œuvres plastiques autour des histoires qu'elle écrit, travailler les décors ou les personnages. Elle est donc également passionnée de dessin mais aussi de photographie.

Ses écrivains préférés laissent la part belle aux écrivaines ! Elle cite Colette et Marguerite Duras pour la sensualité organique des mots simples mais aussi Annie Ernaux et Ananda Devi pour la poésie du réel.

Alice a été parrainée  
par Alain ABSIRE



Des cabanes

Millie Duyé

« cabane » *nom féminin* [ka-ba-n']

– Petite maison, le plus souvent en bois ; habitation médiocre, cahute.

– *Terme de marine.* Petite chambre attribuée, dans un navire de guerre, à un sous-officier, et, dans un navire de commerce, à un passager.

– Autrefois nom d'un bateau qui, à son milieu, portait une sorte de logement ou de cabane.

« cabaner » *verbe intransitif* [ka-ba-né]

– Se mettre sous des cabanes, en parlant des sauvages.